

Lucien Depresle — Lieutenant FTP

Témoignage d'un combattant du maquis Danièle Casanova

Lucien comme toute sa famille est en Résistance depuis le tout début de la guerre ; il a guidé l'installation du Camp Hoche dans les bois des Champs en mai 43...

* * *

Scène 1 — Les bois de la Renaudière, Meillard — 13 juillet 1944

Lucien Depresle arrive au camp après avoir quitté Saint-Plaisir le 10 juillet. Roger Dauphin, chef de camp, l'accueille.

Roger Dauphin dit « Rigal » (lui serrant la main) — Depresle. Enfin. On t'attendait.

Lucien (regardant le camp, les hommes, les abris de fortune entre les arbres) — Combien on est ?

Roger Dauphin — Une soixantaine. Et ça grossit. (Il lui présente les autres responsables.) Tu connais Henri Veniat, dit « Jean », commissaire aux effectifs. Charles Léger, dit « La Pipe », commissaire technique. Et Friedler, dit « Lamarque », commissaire militaire.

Henri Veniat (à Lucien) — Tu connais le coin ?

Lucien — Comme ma poche. Je suis de Meillard. Chaque sentier, chaque bois, chaque ferme... je connais tout ça depuis l'enfance.

Charles Léger (à voix basse, allumant sa pipe) — C'est exactement ce dont on a besoin. Un homme qui connaît le terrain. Si ça tourne mal un jour, c'est ce qui nous sauvera.

Lucien (regardant les bois autour du camp) — Et demain ? On fait quoi demain ?

Roger Dauphin — Demain, c'est le 14 juillet. La moitié du camp part pour un grand périple dans la région. Tréban, Cressanges, Souvigny, Besson... On montre qu'on existe. Que la Résistance est présente aux portes de Moulins.

Lucien — Et l'autre moitié ?

Roger Dauphin — Reste ici. Pour garder le camp. Je veux quelqu'un de solide pour assurer la garde. Quelqu'un qui connaît le terrain.

Lucien (comprenant) — Je reste.

* * *

Scène 2 — Le camp de la Renaudière, 14 juillet 1944

Le convoi du grand périple est parti. Lucien et une vingtaine de camarades restent au camp. La journée passe lentement.

Un maquisard de garde (à Lucien, dans l'après-midi) — Tu crois qu'ils vont bien se passer, les défilés ?

Lucien (*scrutant les bois alentour*) — Si tout le monde reste discipliné, oui. Ameurlain sait ce qu'il fait.

Le maquisard — Et les Allemands ? Ils vont pas réagir ?

Lucien — Aujourd'hui, c'est le 14 juillet. Les gens sont dans la rue. Difficile d'intervenir sans provoquer un esclandre. Mais demain... (Il s'arrête.) Demain, c'est une autre affaire.

Le maquisard — Ça t'inquiète ?

Lucien (*après un silence, les yeux dans les bois*) — On a fait du bruit. Beaucoup de bruit. Le Rocher Noir. Le tunnel des Cerisiers. Et maintenant ce périple... Ils savent qu'on existe. Ils vont chercher à nous écraser.

Le maquisard — On est prêts.

Lucien — On est prêts. Mais prêts, ça ne veut pas dire invincibles.

Le soir, le convoi revient. Les hommes sont exaltés, encore sous l'émotion des visages vus dans les villages, des mains tendues, des larmes.

Marc Bonnot (*sautant du camion, le visage rayonnant*) — Lucien ! Tu aurais dû voir Souvigny. Toute la ville dans la rue. Les gens qui pleuraient de nous voir.

Lucien (*posant une main sur son épaule*) — Je suis content pour vous. Vraiment. (Baissant la voix.) Mais maintenant on redouble la garde. Cette nuit et les suivantes.

* * *

Scène 3 — Le camp de la Renaudière, nuit du 15 au 16 juillet

L'attaque arrive dans la nuit. Les soldats allemands de Saint-Pourçain-sur-Sioule encerclent le camp.

Une sentinelle (*courant, à voix étouffée*) — Les Allemands ! Ils arrivent de partout !

Lucien (*se levant d'un bond, saisissant son arme*) — Combien ?

La sentinelle — Impossible à dire. Beaucoup. Avec du matériel lourd.

Des coups de feu. Des grenades. Le camp s'éveille dans le chaos.

Un maquisard (*courant vers Lucien*) — Qu'est-ce qu'on fait ? On riposte ?

Lucien (*évaluant la situation en une fraction de seconde*) — Non. On est trop peu et ils sont trop bien armés. On décroche. Tout de suite. Par les bois.

Un autre maquisard — On remonte vers les Champs ! C'est par là qu'on...

Lucien (*coupant fermement, à voix basse*) — Non. Pas par là. Faites-moi confiance. Je connais ce terrain mieux que vous. On passe par les bois. Suivez-moi. Silencieux. Et vite.

Quarante hommes se fondent dans l'obscurité des bois derrière Lucien.

* * *

Scène 4 — À travers les bois, route Tréban–Saint-Pourçain, nuit du 15 au 16 juillet

Le groupe progresse dans le noir. Lucien guide les hommes de mémoire, sentier par sentier.

Un maquisard (*à voix basse, trébuchant*) — Je ne vois rien. Comment tu fais pour savoir où on est ?

Lucien (*sans s'arrêter*) — J'ai grandi ici. Ces bois, je les ai parcourus depuis l'enfance. Je connais chaque arbre, chaque creux. (Il s'arrête, lève le poing — signal de halte.) La route. On la traverse au-dessus du château d'eau, entre le Latais et Ménéilchamp. On attend mon signal.

Silence. Le groupe retient son souffle. Lucien observe la route.

Lucien — Maintenant. Vite. Un par un.

Les hommes traversent en silence, courbés, rapides.

Georges Aurembout (*rejoignant Lucien de l'autre côté*) — Où on va ?

Lucien — Les bois de Peuron. À deux kilomètres d'ici. On s'y cache jusqu'à demain soir.

Georges — Et ensuite ?

Lucien — Ensuite, toi et Louis, vous connaissez le secteur de Besson. Vous prendrez la direction pour nous emmener à Bost.

Georges (*acquiesçant*) — Compris.

* * *

Scène 5 — Les bois de Peuron, journée du 16 juillet

Le groupe est tapi dans les bois depuis l'aube. Faim. Soif. Immobilité forcée.

Un maquisard (*à voix très basse*) — On a quelque chose à manger ?

Lucien (*secouant la tête*) — Une musette pour huit. C'est tout ce qu'on a pu emporter.

Le maquisard — Et à boire ?

Lucien — On fait avec ce qu'on a. Silence maintenant.

Plus tard dans la journée. Un maquisard rampe jusqu'à Lucien.

Un maquisard (*blême*) — J'ai entendu. Les Allemands fouillent les fermes aux alentours. Ils arrêtent des gens.

Lucien (*fermant les yeux un bref instant*) — Des civils ?

Le maquisard — Denis, Moret, Batisse, Deternes... ils les ont pris pour interrogatoire. Et d'autres... envoyés au STO. Emprisonnés à la Mal-Coiffée.

Lucien (*la mâchoire serrée*) — Et Fernand ? André Fernand, qui était malade à la Renaudière ?

Le maquisard (*baissant les yeux*) — Arrêté lui aussi. Depuis... on ne sait plus rien.

Un long silence dans les bois.

Lucien (*à voix très basse*) — Des civils qui paient pour nous. C'est ça, la guerre. Il faut que ce soit pour quelque chose. Il faut que ça serve.

* * *

Scène 6 — Château de Bost, Besson — Petit matin du 17 juillet

Après une nuit de marche à travers champs et petits chemins, guidés par les frères Aurembout, le groupe arrive à Bost.

Louis Aurembout (*s'arrêtant, montrant les bois du château*) — On y est. Les bois de Bost.

Lucien (*regardant les hommes derrière lui, épuisés, affamés*) — On s'arrête ici. On se cache. On se repose.

Un maquisard (*s'effondrant dans l'herbe*) — De l'eau... j'ai besoin d'eau.

Georges Aurembout — À la Vivère, chez Periot, on devrait pouvoir trouver quelque chose. Trois ou quatre d'entre nous peuvent y aller discrètement.

Lucien — Allez-y. Et revenez vite. On ne reste pas exposés.

Quelques hommes partent. Ils reviendront avec une soupe à l'oignon — le seul repas du groupe depuis plus de trente-six heures.

Un maquisard (*revenant, portant une marmite*) — La soupe à l'oignon de la mère Periot. Pour tout le monde.

Lucien (*regardant les hommes qui tendent leurs gamelles*) — On mange. Et on reprend des forces. Parce que ce n'est pas fini.

* * *

Scène 7 — Lisière des bois de Bost, petit matin du 18 juillet

Lucien est de garde. Vers une heure du matin, un convoi passe sur la route.

Lucien (*à voix très basse, à son voisin de garde*) — Tu entends ? Sur la route de Besson-Cressanges.

Le garde — Des camions. Beaucoup de camions.

Lucien (*écoutant le bruit s'éloigner vers l'ouest*) — Ils vont vers Noyant. Ce n'est pas pour nous.

Le garde — Les miliciens ? Les GMR ?

Lucien — Sûrement. Ils vont s'en prendre à quelqu'un d'autre ce soir. (Il scrute l'obscurité.) On reste vigilants quand même. Double la garde jusqu'à l'aube.

Le silence revient. Lucien ne peut pas savoir que ces mêmes hommes, après avoir brûlé la ferme de Villars, reviendront les encercler quelques heures plus tard.

* * *

Scène 8 — Les bois de Bost, vers 11 heures, 18 juillet

Les camions reviennent. Cette fois, c'est pour eux.

Un guetteur (*courant, hors d'haleine*) — Les camions ! Ils reviennent ! Ils nous encerclent !

Lucien (*bondissant*) — Dispersion immédiate ! Par groupes de sept ou huit ! On décroche maintenant !

Un maquisard — Ils sont combien ?

Lucien — Dix contre un au moins. On ne peut pas tenir. On décroche. Vite !

Le camp explose en petits groupes qui filent dans toutes les directions.

Marc Bonnot (*à Lucien, en courant*) — On part vers Cressanges, avec Auber et Magnière !

Lucien — Allez-y ! Longez les haies ! Restez à couvert !

Marc disparaît vers l'ouest. Lucien ne le reverra jamais.

* * *

Scène 9 — Le champ d'avoine, Cressanges — après-midi du 18 juillet

Le groupe de Lucien s'est réfugié dans un champ d'avoine où des moissonneurs travaillent.

Lucien (*chuchotant, couché dans les sillons*) — Personne ne bouge. L'avoine nous cache. Mais au moindre frémissement des épis, ils tirent.

Des décharges de chevrotines s'abattent régulièrement. Un maquisard à côté de Lucien retient son souffle.

Georges Aurembout (*immobile, à Lucien*) — Cuissinat. Il a pris une chevrotine dans le pied.

Lucien — Il peut tenir ?

Aurembout — Pour l'instant. Mais il faut le faire soigner.

Lucien — Chez Chalmin, au Village. On l'y emmènera dès que les GMR seront partis.

Un orage éclate. Les moissonneurs abandonnent le champ. La pluie tombe à torrents. Les hommes restent allongés dans les billons, trempés jusqu'aux os, immobiles.

Un maquisard (*les dents claquant de froid, à voix infime*) — Ils vont jamais partir.

Lucien (*les yeux fixés sur le ciel qui se noircit*) — Si. L'orage va les décider. Encore un peu.

Vers dix-sept heures, le bruit des moteurs s'éloigne. Les forces de Vichy repartent.

Aurembout — Ils sont partis.

Lucien (*se redressant lentement, ruisselant*) — On compte les hommes. Puis on s'occupe de Cuissinat.

Puis, à voix basse, le bilan tombe :

Un maquisard — Bonnot et Bellien... ils ne répondent pas.

Lucien (*la voix sourde*) — Magnière non plus. Et Auber a été fait prisonnier. (Un silence.) Bonnot avait vingt ans. Bellien aussi à peu près.

Personne ne répond. La pluie continue de tomber.

* * *

Scène 10 — Les Cailles de Chemilly, fin juillet 1944

Le groupe survivant s'est réfugié dans une maison abandonnée. Quenisset et Veniat arrivent en courant.

André Quenisset (*essoufflé, à voix basse*) — Il faut partir. Immédiatement.

Lucien (*se levant*) — Qu'est-ce qui se passe ?

Henri Veniat — Les Berthon. Jules et son fils Albert, aux Bruyères. Ils ont été arrêtés avec deux maquisards qui étaient chez eux. Dont le responsable qui nous ravitaillait.

Lucien — Merde. Il a parlé ?

Quenisset — Non. Il n'a pas parlé. Les groupes qu'il connaissait n'ont pas été inquiétés. Mais...

Veniat (*baissant la voix*) — Les miliciens les ont massacrés. Le 7 août. Au champ de tir de Saint-Yorre. Les Berthon, les deux maquisards, et sept autres hommes.

Un silence glacial.

Lucien (*après un long moment*) — Il n'a pas parlé. Même sous la torture, il n'a pas parlé.

Quenisset — Non.

Lucien (*regardant ses hommes, leurs visages épuisés*) — On repart vers Meillard. Les bois des Champs. C'est là qu'on pourra trouver à manger et reprendre des forces.

* * *

Scène 11 — Les routes du Bourbonnais, août 1944

Le groupe a récupéré une voiture, puis un camion réquisitionné à la fabrique de bière de Moulins. Les opérations reprennent.

Le commandant Sapin (*à Lucien, dans la voiture*) — Le pont de Moulins. Il y a une garde allemande. Huit hommes.

Lucien — On les prend ?

Sapin (*souriant*) — On les prend. Et on récupère leurs armes.

Quelques minutes plus tard, devant le pont.

Petit Pierre (*sortant le fusil-mitrailleur, visant la guérite*) — Prêts ?

Deux grenades sont lancées — elles rebondissent sur le rebord de la fenêtre. Les lanceurs plongent derrière le mur.

Un maquisard (*contre le mur, haletant*) — Raté !

Petit Pierre — Pas grave. Regardez.

La porte de la guérite s'ouvre. Huit soldats allemands sortent les mains en l'air.

Lucien (*à voix basse, incrédule malgré lui*) — Ils se rendent.

Sapin — On les emmène à la carrière de Meillers. Demain, à Saint-Hilaire.

Lucien (*ramassant un fusil*) — Et leurs armes ?

Sapin (*souriant*) — Elles nous appartiennent maintenant.

* * *

Scène 12 — La passerelle entre Bagnoux et Villeneuve

Le camion s'engage sur l'étroite passerelle. Des baigneurs sur la plage font de grands signes d'avertissement.

Un maquisard (*dans le camion*) — Ils nous font des signes. Des gens sur la plage.

Lucien (*regardant*) — Ils nous avertissent. Il ne faut pas continuer.

Sapin (*stoppant la voiture de tête*) — Qu'est-ce qu'il y a ?

Un baigneur (*criant depuis la rive*) — N'allez pas plus loin ! Il y a 800 soldats allemands bloqués à la gare de Villeneuve ! Faites demi-tour !

Sapin (*à Lucien, à voix basse*) — On recule.

Lucien — Très lentement. Sans précipitation. Comme si c'était prévu.

Le camion et la voiture font demi-tour sur l'étroite passerelle avec une lenteur calculée.

Un maquisard (*soufflant*) — On l'a échappé belle.

Lucien (*regardant la route devant eux*) — On réquisitionne un car et du gasoil sur la nationale. Et on rentre à Meillers.

* * *

Scène 13 — Forêt de Bagnolet, commune de Marigny — 26 août 1944

Une colonne allemande de 2 000 soldats, escortée de 300 miliciens, remonte vers Moulins. Le groupe de Lucien l'attend à l'entrée de la forêt.

Lucien (*à ses hommes, à voix basse*) — On allume la colonne. Quelques coups de feu pour les tenir en alerte et ralentir leur progression. Pas d'héroïsme inutile. On tire et on se replie.

Un maquisard — Ils sont combien ?

Lucien — Deux mille soldats. Trois cents miliciens. On ne les arrête pas. On les harcèle.

Les premiers coups de feu claquent. La colonne riposte immédiatement.

Un maquisard (*couché dans le fossé*) — Ils tirent depuis les camions sans même s'arrêter !

Lucien — Repli ! Repli maintenant !

Le groupe se replie dans les bois. Les balles sifflent haut au-dessus d'eux.

Un maquisard (*haletant, rejoignant Lucien à l'abri des arbres*) — Personne de touché ?

Lucien — Personne. (Il s'arrête, regardant vers les fermes voisines.) Mais regardez. Ces paysans... ils étaient à la batteuse. Ils sont sortis pour voir.

Les miliciens de l'arrière-garde s'emparent des paysans qui s'étaient approchés.

Un maquisard (*blême*) — Ils les arrêtent. Pour rien. Ils étaient juste là, à travailler.

Lucien (*le visage durci, impuissant*) — On ne peut pas intervenir. On est trop peu. (Sa voix se brise légèrement.) Ces hommes vont payer pour ce qu'on vient de faire.

Ces paysans furent torturés et fusillés sur place par les miliciens. Un monument marque aujourd'hui l'endroit.

* * *

Scène 14 — Meillers, château des Salles — Fin août 1944

Les derniers jours avant la libération de Moulins. Lucien s'entretient avec Watteau, dit « Lionel », nouveau chef de camp.

Watteau dit « Lionel » (*étudiant une carte*) — Moulins va tomber. Les Allemands évacuent. C'est une question de jours.

Lucien — On est prêts ?

Watteau — On est quatre-vingts. Armés. Organisés. Oui, on est prêts.

Étienne Berthelot dit « Hérisson » (*responsable militaire*) — Les dernières unités allemandes se replient. On peut entrer dans Moulins.

Lucien (*regardant la carte, posant le doigt sur la ville*) — On est partis de Meillard avec rien. Des gamins dans les bois. Et maintenant...

Watteau — Maintenant on libère une ville.

Lucien (*pensant à Marc Bonnot, à Roger Bellien, aux fusillés de Saint-Yorre, à tous ceux qui ne verront pas ça*) — Oui. Pour ceux qui sont là. Et pour ceux qui n'y sont plus.

* * *

Lucien Depresle termina son engagement au maquis Danièle Casanova avec le grade de lieutenant.

L'effectif final du camp était de quatre-vingts maquisards.

*Revenu dans l'armée régulière, il fut affecté à Châtel-Guyon, puis à Montluçon,
puis en Alsace pour la garde des prisonniers.*

Démobilisé début décembre 1945, il revint à Meillard.

Il avait guidé ses hommes dans les bois par les nuits sans lune.

Il avait traversé les routes sous les balles.

Il avait compté les morts et continué.

Il était rentré chez lui.

N'oublions pas.